

Téléphone 3034

## BULLETIN OFFICIEL

Téléphone 3034

DU

## TOURING CLUB



Société Royale

SIÈGE SOCIAL :  
Rue Royale, Passage de la Bibliothèque, 4  
(Statue Belliard) BRUXELLES

## DE BELGIQUE

Sous le haut patronage de S. M. le Roi des Belges et sous la présidence d'honneur  
de S. A. R. M<sup>gr</sup> le Prince Albert de Belgique

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à M. Georges LEROY, rédacteur en chef du Bulletin officiel, au siège social.

Pour la publicité dans le Bulletin officiel, s'adresser à l'Agence HAVAS, rue d'Argent, 34, Bruxelles.

## SOMMAIRE

	Pages		
Nos artistes (Maurice Heins) . . . . .	529	La vallée d'Aure (Dr E. D.) . . . . .	539
Membres à vie (E. S.) . . . . .	533	Bibliographie . . . . .	543
De Bordeaux à Orléans par le Massif central (suite et fin) (Léon Leclère) . . . . .	534	Au pays des Guanches (suite et fin) (S.) . . . . .	544
La protection des sites (Arthur Cosyn) . . . . .	538	Jurisprudence (Ch. De Reine) . . . . .	549
		Un cadeau utile (G. L.) . . . . .	550
		Conférences (H. V. M.) . . . . .	551
		Variétés . . . . .	551

## Nos artistes

S'il y a quelque chose de cosmopolite par tradition et même par essence, c'est bien l'Art!

J'en dirais autant des artistes...

Voici des siècles que ceux-ci vont d'eux-mêmes, ou bien sont envoyés, à titre de récompense ou de perfectionnement, à Rome et... dans les environs, en Europe.

L'Art, lui, est de tous les pays, de tous les peuples et de tous les temps. On peut ajouter qu'il n'y a pas d'objets qui voyagent plus que les objets d'art, tout au moins les peintures.

Les bons tableaux de nos artistes contemporains font couramment leur tour du monde; et, au fur et à mesure que les nations d'outre-mer s'ouvrent aux choses de l'esprit, elles tâchent de se procurer des œuvres de nos anciens maîtres.

Les sculptures, moins facilement transportables, sont aussi un peu moins répandues. Mais chacun sait que nos sculpteurs modernes sont appréciés jusqu'aux antipodes et que les moulages de nos chefs-d'œuvre anciens s'acheminent vers les musées qui sont en voie de formation dans les deux Amériques, par exemple, et en Australie.

Est-ce à dire que c'est là un privilège, une faveur, un hommage spécial rendu à notre art « national », à l'art « belge » ?

Non, ceci est une fausse idée que des écrivains, par trop classificateurs, ont répandue : celle qui différencie l'art d'après les pays. Goethe a dit fort justement : qu'il « n'y a pas d'art patriotique. L'art appartient, comme tous les biens de l'esprit, au monde entier et ne peut progresser que par une action réciproque qu'exercent librement, les uns sur les

autres, tous les gens vivant à la même époque, sans pour cela oublier ce qui subsiste ou ce que l'on connaît du passé. »

Non, il n'y a pas d'art flamand ou belge, comme il n'y a pas, d'ailleurs, d'art hollandais, ou anglais, ou français, ou italien, ou allemand...

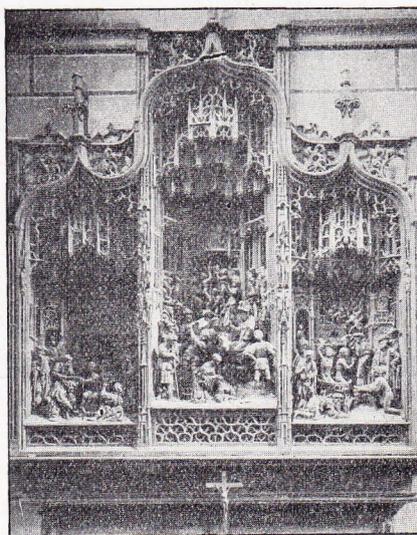
Il n'y a que la beauté sous toutes ses formes, il n'y a que... l'Art.

Il y a des artistes de tous pays et dans tous pays. Les maîtres, ceux que la célébrité a consacrés ou consacre, sont ceux qui ont marqué leurs œuvres d'un cachet propre, reconnaissable à première vue. Et ce cachet ne dérive point de la nationalité, je veux dire du lieu de naissance de l'artiste, mais de son tempérament, de sa technique, de son genre de vie, en un mot de tous les motifs, physiologiques ou moraux, ou sociaux, qui font qu'il est « quelqu'un ».

Si je suis en présence d'un Van Eyck, je ne puis pas dire que c'est un spécimen de l'« art flamand ». Car il y a eu des « primitifs » vers le même moment dans tous les pays de l'Europe occidentale et ils ont peint les mêmes sujets, parce que c'était la mode. Mais je dirai que c'est un tableau d'un artiste, né dans les régions flamandes, qui, par des qualités et des recherches personnelles, a fait mieux que tous ses contemporains et qui précisément a marqué toutes ses œuvres — ou à peu près — d'un cachet absolument personnel, voire génial.

Je dis : à peu près; car il y a, de par le monde, des prétendus Van Eyck qui ne ressemblent pas du tout aux vrais, et les experts honnêtes se contentent de les « attribuer » à l'un de ces deux peintres ou

même de les attribuer plus vaguement à l'« école flamande ». Or, ceci même est hasardé, car rien ne ressemble autant à un primitif flamand qu'un primitif liégeois, allemand, hollandais ou français, quand la renommée des siècles n'a pas permis de lui conserver authentiquement le nom de son auteur ou une marque quelconque



Hérenthals. — Rétable de Sainte-Waudru.

de son authenticité. Ce que je dis des primitifs s'applique aux grands artistes belges postérieurs; un peu moins, peut-être, mais tout de même. Il y a aussi, par le monde, des Rubens, des Van Dyck, des Jordaens « attribués ». Et cela seul démontre que l'on peut s'y tromper; bien que, en fait, la personnalité des puissants artistes que je viens de nommer se marque bien plus dans leurs œuvres que celle de leurs prédécesseurs.

Que si, donc, je me refuse à revendiquer pour mes concitoyens flamands ou wallons, de tous les temps, le monopole d'un art flamand ou liégeois, — mettons belge, — je constate, et je les en loue, que les artistes de naissance ou d'existence belge sont parmi les plus brillants de toutes les époques et dans tous les genres.

Mais c'est uniquement une question de milieu, une question de développement social, une question de circonstances.

Les belles œuvres antiques qui nous ont été conservées sont anonymes jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

Les stèles belgo-romaines de la région ardennaise sont quelquefois de beaux morceaux de sculpture, qui seront reconnus comme tels jusqu'à la consommation des siècles. Mais pourquoi? Parce que les artisans du marteau, nés et pratiquant dans les régions du calcaire, avaient une forte clientèle dans les grands centres urbains voisins, et que les modèles venus de Rome et de la Grèce ne leur manquaient pas.

Plus tard, les anonymes qui ont sculpté nos colonnades et nos tympans romains, ceux qui ont peint les fresques ou les manuscrits, ceux qui ont placé les mosaïques qui nous ont été conservées du haut moyen âge n'ont guère d'originalité non plus, que celle qui décèle une plus grande pratique, une plus grande facilité à imiter les traditions et les formules artistiques qui nous venaient de Byzance, à travers l'Allemagne.

Il faut arriver au XV<sup>e</sup> siècle pour que des noms se dégagent. Ces noms n'appartiennent plus à d'humiles ouvriers enlumineurs ou ymaigiers travaillant pour des entrepreneurs de construction ou pour des libraires et qui pouvaient bien avoir des ambitions et des envolées d'art, mais qui ne pouvaient en avoir aucune récompense immédiate. Ces noms appartiennent à des gens qui, grâce à quelque volonté ou à quelque protection puissante, sont sortis, enfin, de la masse des artisans pour devenir des « artistes » indépendants, des maîtres peintres et des maîtres sculpteurs.

Pourquoi les Van Eyck ont-ils, les premiers, conquis ce titre? Parce que, outre l'invention de leur procédé à l'huile, qui, tout en facilitant la besogne matérielle, garantissait mieux l'inaltérabilité de leurs œuvres, ils ont vécu dans le milieu des Flandres, où la richesse générale était grande, où il y avait des esprits cultivés et des fortunes considérables. Ils avaient aussi voyagé et les merveilles de l'art qu'ils avaient rencontrées en Italie leur avaient appris à se dégager des formules surannées et étriquées du byzantinisme.

Jean Van Eyck inaugura même, semble-t-il, la série des peintres ambassadeurs. Tant il est vrai que l'art est le « Sésame ouvre-toi » qui lève le plus facilement les barrières internationales! Quel plus bel hommage diplomatique pouvait-on faire que celui d'une merveille artistique apportée par son auteur lui-même?

Liège, aussi, était un milieu social actif et riche. Cependant le « maître de Flémalle » n'a pu réussir à sortir de l'anonymat. C'est qu'il n'avait en réalité que le talent d'un bon copiste ou d'un bon pasticheur, et que la Gloire n'a pas jugé digne d'être distingué celui qui n'avait, en somme, guère de personnalité propre en art.

Vint la période bourguignonne. La cour et l'entourage des ducs étaient infiniment riches. La haute culture intellectuelle se répandait aussi et, en même temps, il se faisait des échanges d'hommes et d'idées entre des contrées de plus en plus étendues.

Claus Sluter fit des chefs-d'œuvre à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, pour la capitale de la Bourgogne, pour Dijon. Il domine de toute son originalité les artisans inconnus qui ont mis toute leur âme et toute leur vie à sculpter patiemment les rétables de nos églises.

L'art sculptural sortait de la sigillographie et de la numismatique pour aborder à nouveau la représentation réelle de l'humanité et de son histoire.

Les Van Eyck avaient eu des imitateurs de plus en plus nombreux; ce fut l'époque des chasses, où les Meysys enrobèrent leurs miniatures de toutes sortes de délicatesses ciselées par de maîtres orfèvres.

La compréhension des arts s'était répandue dans les masses. Des goûts nouveaux, une mode nouvelle, si l'on veut, se faisaient jour pour les sujets profanes. Et, quand on n'avait plus de sujets religieux à traiter, quand on n'avait plus de portraits à faire, on aborda les scènes familiales, les scènes du plein air ou les scènes d'intérieur.

Nos Breughel apparaissent et, du coup, ils conquièrent une originalité, fruit des milieux dans lesquels ils ont vécu, qui leur assure une place supérieure à celle de leurs contemporains, les Van Orley et autres, qui, touchés par la Renaissance italienne, n'ont pas su dégager une personnalité bien caractérisée.

Tout se tait à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Le temps n'est pas propice aux jouissances esthétiques.

Mais il s'opère, pendant ce silence, comme un mystérieux travail de transformation qui fera réapparaître l'Art sous une forme plus grandiose.

C'est la métropole commerciale des Pays-Bas, celle qui a recueilli l'héritage du commerce des Flandres, que cette rénovation a surtout favorisée.

Il était resté à Anvers des richards de toutes nations, et l'art, qui est un luxe, ne se développe que dans les milieux riches.

Ainsi apparut l'école d'Anvers ou plutôt les artistes d'Anvers : l'immense Rubens, immense par son sens décoratif et par sa cou-



Anvers. — *La Descente de croix*, par Rubens, à la cathédrale.

leur, immense aussi dans la truculence et dans la trivialité; Van Dyck, moins fécond, peut-être, mais infiniment plus distingué; Jordaens, Decraeyer et tous ces peintres contemporains que les circonstances condamnèrent à une production moindre, quoiqu'ils fussent doués d'une dextérité et d'un talent aussi grands.

Eh! oui, les circonstances! Il n'y avait pas place pour plus d'un artiste à la cour des archiducs; et tout le monde n'était pas apte, comme Rubens, à manier en même temps que le pinceau, le langage des ambassades.

Question d'éducation, d'instruction, de milieu aussi. Question d'offre et de demande, question économique.

Dans le renouveau du XVII<sup>e</sup> siècle, les églises de campagne et les hôtels de ville et les nobles de second rang n'avaient pas les moyens de se payer Rubens ou Van Dyck et ils devaient se contenter —

La sculpture, elle, s'efforçait d'atteindre à la grandeur décorative de la peinture. Et elle produisit des Duquesnoy.

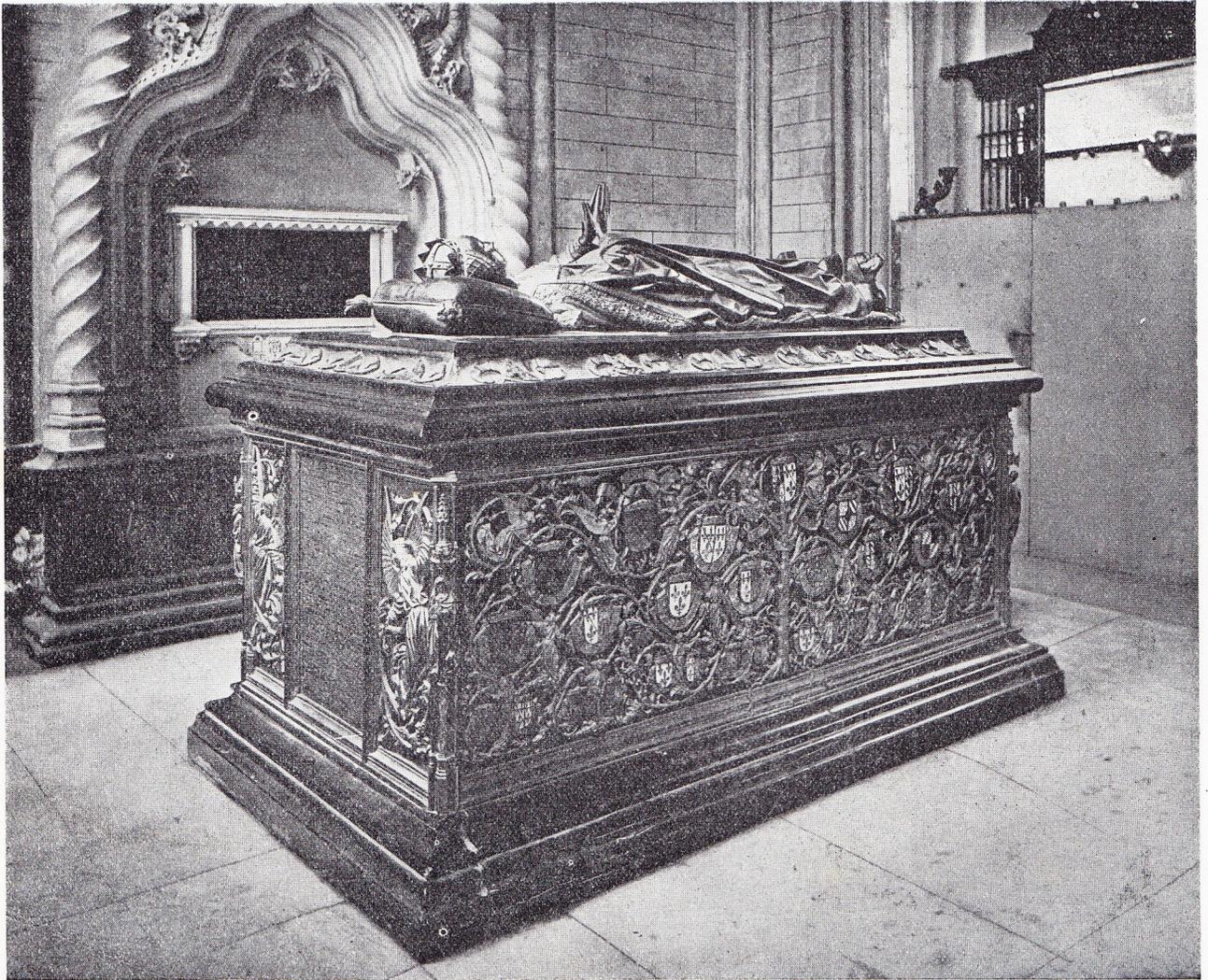
Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la prédominance des artistes d'origine ou de culture anversoise est finie. Tout rayonne de la France, qui, bientôt, tombe dans la mièvrerie, la galanterie et la grivoiserie.

La Révolution et l'Empire ramènent une réaction, une deuxième Renaissance classique, qui devient bientôt du romantisme, puis du naturalisme, du luminisme et enfin de l'éclectisme.

Il y a encore, au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, des artistes belges — plus que jamais d'ailleurs; il y a de moins en moins un art belge.

La multiplicité des expositions amène une multiplication inouïe de manœuvres du pinceau et de l'ébauchoir.

Si l'anonymat a pesé, pendant des siècles, sur ceux qui, faisant



Bruges. — Tombeau de Marie de Bourgogne à Notre-Dame.

(Cliché du Panorama de la Belgique.)

sans avoir à s'en plaindre, d'ailleurs, au point de vue de la beauté artistique — d'un Decraeyer ou d'un Jordaens.

Et tous ces gens-là, au moins, savaient dessiner et graver, et ils n'ignoraient rien des règles de la perspective! C'est cette technique du métier, qu'ils possédaient à fond, qui fut une grande partie de leur force.

La tradition ou le besoin de peindre « pour le peuple » s'était maintenue. Et ce fut aussi à Anvers ou autour d'Anvers que se recruta l'école dont Teniers est resté le maître.

Ce fut tout à son profit que celui-ci fut l'ami de Rubens; cela lui rapporta des commandes et une considération cosmopolite, causes primordiales de sa fécondité et de sa renommée, plus grande que celle d'autres de ses contemporains. Il était, au surplus, d'un goût, d'un esprit plus raffinés, et il n'eut jamais les licences d'un Brouwer.

de la peinture ou de la sculpture, tournaient leurs pensées vers l'idéal du Beau, c'est, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'impersonnalité qui sévit parmi la foule des gens qui, par oisiveté, ne se contentent pas de peindre ou de sculpter pour leur satisfaction personnelle, mais veulent aussi qu'on les sacre grands artistes!

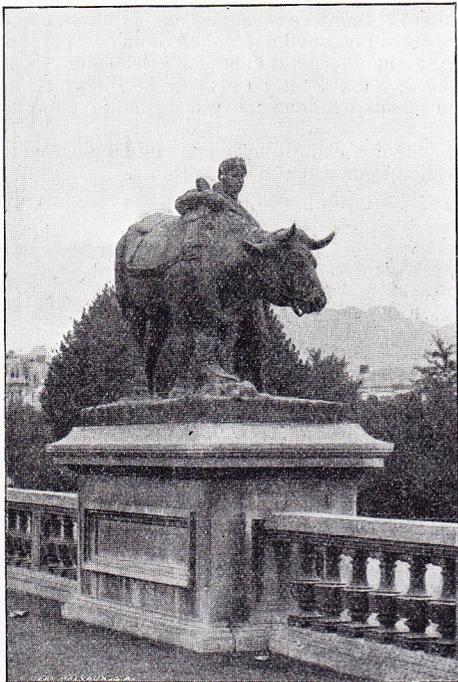
Or il y en a vraiment trop! Et, dans cette multitude qui aspire à la gloire ou à l'immortalité, ceux qui ont une marque personnelle, ceux dont on reconnaît les œuvres entre toutes, par cette espèce d'interpénétration mystérieuse qui forme la communion des sensations esthétiques, ceux-là se comptent, et ils se comptent aussi aisément que jadis.

Heureusement, d'ailleurs!

Je puis oublier les noms de tous les artistes qui ont imité David et Ingres, je puis oublier ceux qui ont fait les grandes pancartes 1830, parce qu'ils ont tous les mêmes idées, les mêmes procédés,

le même savoir-faire, la même patience, dirais-je; avec, au bout du labeur, la perspective d'une récompense ou d'un achat officiel!

Mais, enfin, plus près de nous et parmi nous, quels sont les



Liège. — *Le Bœuf*, par Mignon.

œuvres et les noms qui surnageront sur l'Océan des nullités, des médiocrités, des pasticheurs et des imitateurs?

Ceux, peut-être, qui ont au moins eu une idée directrice.

Et cette idée, c'est la grande idée sociale du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est

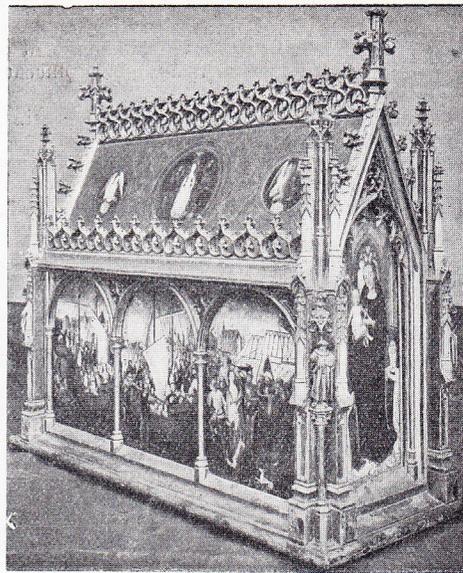


Mons. — Statue de Roland de Lassus.

l'amélioration de la classe des déshérités. Si je cite ici Rops, Degroux, Wiertz, Meunier, Struys, Frédéric, Laermans, ce n'est pas parce que je les mets sur la même ligne au point de vue du dessin ou du sens de la couleur, c'est parce que leurs œuvres, outre

qu'elles sont reconnaissables partout et toujours, sont de celles qui, toujours aussi, font penser.

Or, penser et faire penser, c'est tout l'Art.



Bruges. — Châsse de sainte Ursule à l'hôpital Saint-Jean.

Et cet aphorisme me fournit l'occasion de dire un mot de la musique en Belgique.

Le professeur d'histoire musicale du Collège de France, M. Jules



Anvers. — Statue de Van Dyck.

Combarieu, a dit que « l'art musical est l'art de penser avec des sons », et nul n'a jamais mieux défini la jouissance spéciale que nous éprouvons à l'audition d'une belle œuvre musicale. Quand il y a, dans un morceau, outre le rythme et l'harmonie qui ne pro-

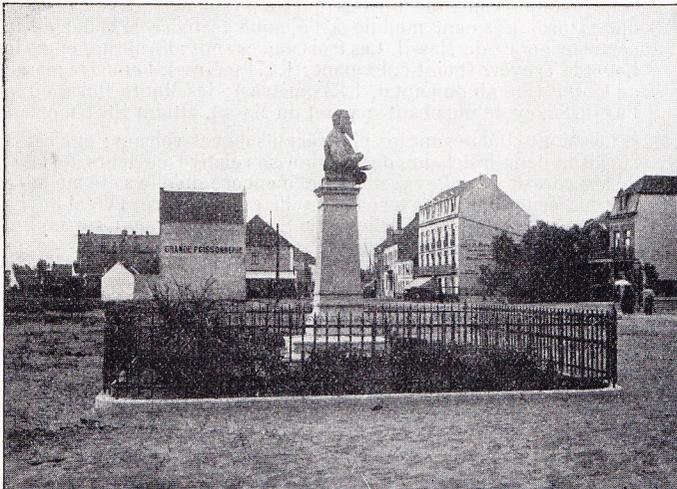
curent de plaisir qu'à l'oreille; quand il y a, en outre, une idée, une pensée que l'on sent que le musicien a voulu y mettre et que l'on y trouve réellement, c'est cette communion, cette communication de pensées qui constitue le chef-d'œuvre.

Avons-nous des chefs-d'œuvre musicaux créés par des Belges ?



Anvers. — Statue de Jordaens.

La renommée universelle reste muette quand on l'interroge sur ce point; car la difficulté de cet art éthéré est telle qu'il faut être un génie gigantesque pour faire accorder l'idée et sa représentation, sa notation et sa matérialisation musicales, pendant la durée d'une symphonie ou d'un opéra, par exemple.



Knocke. — Monument Verwée.

Et, pour dire le vrai, nous n'avons pas eu de ces géants !

Ce sont, encore une fois, des anonymes qui ont créé les thèmes de nos anciennes chansons populaires. Nous avons eu aussi des techniciens ou des perfectionneurs, comme Roland De Lattre.

Et le plus célèbre de nos compositeurs anciens, Grétry, ne se révéla et ne fut reconnu que dans un milieu autre que celui de la Belgique, je veux dire la France mièvre et pseudo-pastorale du XVIII<sup>e</sup> siècle. Affaire de mode, par conséquent !

Le sol et la nature belges semblent défavorables à l'éclosion et à l'expansion de maîtres compositeurs. Ce qui ne veut pas dire que nous n'ayons pas de bons musiciens, écrivains ou exécutants.

Mais c'est surtout pour ces artistes-ci que les voyages, le cosmopolitisme, voire l'expatriation sont indispensables. Ils doivent, pour vivre seulement, se faire connaître ailleurs que dans leur milieu; et, là-bas, ils se heurtent à des ambitions égales et à des compositeurs plus nombreux encore !

Comment, dès lors, arriver à une notoriété même réduite, si l'on n'a pas cette flamme de génie qui a fait les Mozart, les Beethoven, les Schumann, les Meyerbeer, les Rossini, les Wagner ?

On trouvera peut-être que je me montre trop sévère pour les artistes belges contemporains.

Que voulez-vous ?

Si je m'avisais de citer ici tel paysagiste, tel mariniste, tel genre, tel compositeur, dont les œuvres me plaisent particulièrement, je m'attirerais, évidemment, encore plus de reproches de partialité.

Aussi laisserai-je à la postérité le soin de distinguer et de décider.

MAURICE HEINS.



## Membres à vie

Celui qui désire avoir la qualité de membre à vie paie une cotisation unique de 100 francs. Son nom est porté à l'Annuaire et une place spéciale lui est réservée dans les assemblées, conférences et réunions. Il reçoit le *Bulletin officiel* de luxe.

L'en-tête de cet article est toujours au pluriel, quoiqu'il n'y soit parlé, d'ordinaire, que d'une seule personne. Cette fois le titre mérite son S : nous avons à proclamer le nom de deux membres à vie.

D'abord celui de M. Charles Boël, brasseur à Houdeng-Aimeries, qui, ayant appris par la lecture du Bulletin qu'il pouvait se libérer en une fois de l'ennui de la cotisation annuellement renouvelée, s'est empressé, généreusement, de profiter de cette faculté. Combien nos employés, qui ont à s'occuper de la cotisation de quarante mille membres, seraient heureux s'il n'y avait au T. C. B. que des membres à vie ! Et aussi nos amis de la comptabilité, MM. Hannick et J. Dubois !

Voilà donc M. Boël, ancien membre, installé au fauteuil n° 39 des membres à vie.

Le second membre à vie est un nouveau venu parmi nous.

Des esprits chagrins nous reprochent parfois — rarement — de faire de la propagande. Ce n'est pas digne, disent-ils. Nous estimons, nous, que c'est un impérieux devoir pour les administrateurs. On devrait nous reprocher peut-être de ne pas en faire assez. Nous devons veiller sans relâche à faire croître constamment la puissance numérique, l'autorité morale et la prospérité matérielle de l'Association. D'autre part, faire partie du T. C. B. est un avantage sérieux, indéniable; nous rendons donc service à ceux qui nous ignorent en nous adressant à eux.

Récemment, une propagande s'est faite auprès des principales sociétés de Bruxelles, notamment de la Société des Ingénieurs et Industriels, par le simple envoi de quelques numéros du *Bulletin officiel* accompagnés d'une demande d'adhésion. Nombre de membres de cette société puissante et distinguée se sont immédiatement fait inscrire au T. C. B.

Parmi ces adhésions, nous avons noté avec un plaisir extrême celle d'un membre à vie. En effet, M. Julien Nyssens, directeur en chef honoraire des Ponts et Chaussées, rue Juste-Lipse, 44, à Bruxelles, s'est présenté à nous en cette qualité. En le remerciant, nous lui avons exprimé toute la satisfaction que nous éprouvions à constater son titre d'ancien ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, car nous considérons tous nos sociétaires — surtout les membres à vie — comme des collaborateurs de notre œuvre, dans laquelle les préoccupations « routières » tiennent un rôle si important.

Encore une fois, tous nos remerciements à nos deux nouveaux membres à vie, qui viennent porter le chiffre total de la liste à quarante.

E. S.

# TOURING CLUB DE BELGIQUE

Cotisation annuelle de sociétaire:  
3 francs  
Les dames sont admises



SOCIÉTÉ ROYALE

Envoi gratuit de l'Annuaire, du Manuel du  
touriste, du Manuel de conversation, du  
Catalogue de la bibliothèque et, deux fois  
par mois, du Bulletin officiel illustré.

ABONNEMENTS A L'EXPOSITION :

POUR LES MEMBRES DU TOURING CLUB, 15 FRANCS AU LIEU DE 20 FRANCS



POUR LES MEMBRES DU TOURING CLUB, 15 FRANCS AU LIEU DE 20 FRANCS

ABONNEMENTS A L'EXPOSITION :

Exposition Universelle Avril-novembre 1910  
= et Internationale de Bruxelles